COCOTTE

un film de György Pálfi

« Une odyssée tragi-comique »
TÉLÉRAMA

« Hilarant et politiquement engagé »
★★★★ LE PARISIEN

« Un drôle d'objet cinématographique »
COURRIER INTERNATIONAL

« Une prouesse de mise en scène »
TÉLÉ STAR

« Un film aussi singulier qu'épique »
★★★ PREMIÈRE

« Une variation animale et politique de l'*Odyssée* »
LE NOUVEL OBS

« Dans une mise en scène fantaisiste, petite merveille d'artisanat, György Pálfi nous embarque à hauteur d'une poule éprise de liberté »
LIBÉRATION

« Avec un humour noir du meilleur goût, Pálfi entraîne son personnage dans une série d'aventures trépidantes »
LES ECHOS

« Une vraie originalité ! »
FEMME ACTUELLE

« Une fable politique féroce et sensorielle »
LES DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE

« Si un festival devait décerner un prix de l'originalité, il reviendrait à *Cocotte* »
LE CANARD ENCHAÎNÉ

« Vagabond chaplinesque des temps contemporains, *Cocotte* lutte juste pour survivre »
POSITIF

« Pálfi parie sur les ressources d'une mise en scène très dynamique pour proposer un récit très rythmé dont les enjeux, d'une ponte à l'autre, s'inscrivent dans une logique du comportement animal »
CAHIERS DU CINÉMA

« Une mise en scène stupéfiante»
À VOIR À LIRE

« György Pálfi transforme une poule en star de cinéma »
VARIETY

Télérama

Cocotte

György Pálfi

L'odyssée tragi-comique d'une poule réchappée d'un élevage, et qui découvre la férocité des hommes.

On se souvient d'EO, l'âne gris aux yeux doux, héros éponyme du film de Jerzy Skolimowski, prix du jury à Cannes en 2022. Voici Cocotte, qui découvre elle aussi la férocité des hommes. Cette poule réchappe d'un élevage intensif (époustouflante scène dans une usine où les poussins sont balancés sur des tapis roulants) et se retrouve en Grèce, dans la cour d'un restaurant délabré avec vue sur la mer, entre enfer et paradis. Chaque jour, elle tente d'empêcher qu'on lui prenne l'œuf pondu. À la fois odyssée et thriller, comédie et drame, le film met en parallèle le destin violent de l'animal avec celui des hommes, sur fond de crise migratoire et de trafic d'êtres humains, nous tendant, non sans quelques maladresses, un miroir. ▷ *Caroline Besse*

| Allemagne/Grèce/Hongrie (1h37)
| Scénario : G. Pálfi, Zsófia Ruttkay.
Avec Maria Diakopanayotou, Argyris Pandazaras, Yannis Kokiasmenos.

Promis à la marmite, le volatile finira par recouvrer sa liberté. Un rôle qui mérite un Œuf d'or ?

Libération

«Cocotte», tous ergots

Dans une mise en scène fantaisiste, petite merveille d'artisanat, le cinéaste hongrois György Pálfi nous embarque à hauteur d'une poule éprise de liberté.

Avez-vous déjà vu un œuf sortir du cul d'une poule ? C'est par un *full frontal* que commence *Cocotte*, du cinéaste hongrois György Pálfi. Quelques poussées, un cri bref (de joie ou de douleur ?) et voici la perfection arrivée sur Terre, dans tout son ovale et sa nacre. Ce premier plan est l'occasion pour le réalisateur de tester notre capacité à nous embarquer dans sa proposition, qui est une perspective aussi fantaisiste en apparence que finalement vertigineuse : le point de vue choisi sera exclusivement celui de la poule, comme personnage principal, comme angle narratif et moral. Un poussin noir, qui survit miraculeusement au tri industriel et au broyage de poussins, devient une poule éprise de liberté, un peu différente des autres, peut-être plus curieuse et débrouillarde. Tourné en Grèce en se refusant à utiliser l'intelligence artificielle ou les images de synthèse pour se faciliter la tâche, le film est une petite merveille d'artisanat où la poule (en réalité, huit poules différentes) paraît se plier au jeu d'acteur avec une facilité désarmante, tout en préservant une indifférence qui tire le film vers le documentaire.

György Pálfi prend au sérieux l'idée d'un décentrement du regard et pense sa mise en scène à partir de là. Dans le monde de Cocotte, les humains sont des silhouettes qui passent, cadrées par mégarde, dont les histoires ne nous parviennent qu'à la mesure de ce qu'elles représentent pour la poule : pas grand-chose, même si celle-ci se trouve parfois exposée à son corps défendant à des catastrophes qui l'impliquent totalement. Devenue sédentaire, habitante fugueuse d'un poulailler, elle noue une histoire avec son propriétaire, un vieil homme dépassé par les magouilles sinistres de son beau-fils. Là encore, le film a l'intelligence de ne pas forcer le trait sur une pseudo relation entre l'humain et l'animal (c'est ce qui guide certainement le choix de la poule, dont on n'attend pas qu'elle soit tendre ou fidèle, et qui est par ailleurs un élément central de notre chaine industrialo-alimentaire) mais plutôt de constater un croisement de destins fortuit, quelques échanges de bons procédés, et un attachement qui naît finalement du partage d'un même environnement.

LAURA TUILLIER

COCOTTE de GYÖRGY PÁLFI avec Maria Diakopanayotou, Argyris Pandazaras, Yannis Kokiasmenos, 1 h 37.

CAHIERS DU CINEMA

Cocotte

de György Pálfi

Allemagne, Grèce, Hongrie, 2025.
Avec Ioannis Kokiasmenos, Maria Diakopanagioti, Argyris Pantazaras, et les poules Feri, Annett, Nóra. 1h36. Sortie le 27 mai.

Le défi de *Cocotte* n'est pas sans rappeler, en négatif, celui du mashup *Final Cut: Ladies and Gentlemen* (2012), où György Pálfi narrait une histoire d'amour en recyclant d'innombrables extraits de films de toute origine. Aux stéréotypes incarnés par des centaines de visages différents se substituent désormais ceux d'une aventure animalière en prises de vues réelles dont la protagoniste gallinacée – différenciée de ses congénères par son plumage noir – possède le profil le plus inexpressif et le plus indéchiffrable qui soit, au point que son rôle a pu être tenu par huit poules différentes sans que le moindre raccord puisse être suspecté par le spectateur. L'intérêt du film est d'abord, contre toute attente, de ne pas capitaliser sur la défense et illustration de l'effet Koulechov qui découle de l'impassibilité du volatile. Pálfi parie sur les ressources d'une mise en scène très dynamique pour proposer un récit très rythmé dont les enjeux, d'une ponte à l'autre, s'inscrivent dans une logique du comportement animal (aspiration à l'évasion et instinct de reproduction), faisant fi de toute réaction anthropomorphe et de toute empathie face aux désastres humains qui se déroulent à l'arrière-plan (tragédie migratoire et ignominies mafieuses) et qu'elle peut occasionnellement provoquer. L'antispécisme radical du propos éloigne dès lors définitivement la poule sans nom de ses illustres devanciers asins Balthazar et Eo, dont le martyre disait leur difficulté à être indifférents à la marche du monde.

Thierry Méranger

Cocotte de György Pálfi.

© PAL LAS FILM 2025/GIORGOS KARVELAS

ROCK & FOLK

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

La poule n'a jamais vraiment été prise au sérieux dans le septième art

Cocotte

De György Palfi

Qu'y a-t-il de plus fascinant au monde que de suivre le quotidien d'un animal ? Savoir ce qu'il fait de ses journées ? Où il va ? Pourquoi il y va ? Savoir ce à quoi il peut éventuellement penser à travers ses gestes et ses interactions avec les humains et la nature... Quelques films ont fait fort dans ce sens. Comme "L'Ours" (un plantigrade pataud), "Le Peuple Migrateur" (des oiseaux speeds), "La Marche De L'Empereur" (des manchots sympas) ou, plus récemment, "La Sagesse De La Pieuvre" (un poulpe cool), Oscar du meilleur documentaire 2021 et toujours disponible sur Amazon Prime. Et la poule dans tout ça ? Mini-dinosaure à plumes, moins bête qu'un pigeon mais plus stupide qu'une mouche tsé-tsé (mais ça reste à vérifier), la poule affiche éternellement des yeux de rocker sous coke, caquette des drames existentiels pour un grain de maïs en plus, et n'a d'attrait cinématographique que pour un seul film au monde : le dessin animé comique "Chicken Run" ! Car côté cinéma, si ce n'est dans l'animation, la poule ne fait quasiment que de la figuration. Notamment quand Catherine Deneuve court après l'une d'elles dans une séquence involontairement gênante du film "Le Choc" de Robin Davis (1988). Ou quand Jacqueline Maillan promène son poulet domestique devant un Louis de Funès forcément énervé dans "Pouic-Pouic" de Jean Girault (1963). Ou encore quand des poules cannibales investissent un fast-food dans "Poultrygeist : Night Of The Chicken Dead" de Lloyd Kaufman (2006), série Z volontairement grotesque mêlant bec maudit et tripailles avariées. Comme on le voit, la poule n'a donc jamais vraiment été prise au sérieux dans le septième art. Jusqu'à "Cocotte" du cinéaste hongrois György Pálfi, connu pour "Hic" (2002) et "Taxidermie" (2006), deux purs délires expérimentaux où il montrait déjà sa fascination pour d'autres animaux (porcs, chevaux). Avec "Cocotte", Pálfi semble donc redonner un semblant d'humanité à la poule. Et suit pendant 1 h 37 l'une d'entre elles qui, échappée de justesse d'un élevage industriel, erre dans la campagne grecque. Elle saute d'un camion, atterrit dans une station-service où elle est prise en charge par le patron avant de s'enfuir de nouveau, traverse une autoroute mortelle, erre dans une grande ville sans âme, manque de périr dans un incendie, puis se fait attraper par un brave chien à sa mémère qui la ramène dans un restaurant délabré tenu par un homme bienveillant qui finit par s'occuper d'elle jusqu'à ce qu'elle produise des œufs qu'elle va défendre farouchement. Raconté ainsi, "Cocotte" a l'air d'un documentaire animalier un brin cafardeux diffusé à trois heures du matin sur une chaîne du câble destinée aux insomniaques. Sauf que le film possède quelques atouts. D'une part, un filmage fluide et élégant où la caméra suit la poule dans une succession de plans et de séquences qui, à force de glorifier ses efforts et s'apitoyer sur les drames qu'elle traverse, finissent par l'humaniser. Et ce, en mettant en parallèle ce que découvre le volatile — donc le spectateur — en arrière-plan : trafic de migrants, élans de bonté, règlements de comptes entre malfrats, monde déshumanisé et re-humanisé. Le tout avec une ironie méthodique sous-jacente puisque les épreuves vécues par l'animal finissent par faire écho à celles des êtres humains et à la société chaotique dans laquelle on évolue. Et l'on ne peut s'empêcher de sourire — voire de rire — en imaginant le tournage. A savoir que le film a nécessité huit poules physiquement identiques au nombre de plumes près, chacune ayant sa spécialité (déplacement, picorage, hyper mobilité, saut d'un muret), certaines ayant elles-mêmes leurs propres doublures ! On s'amuse donc des errances de cette poule avant de comprendre progressivement qu'elle ressemble beaucoup à l'être humain. Car au fond, si on y réfléchit bien, chacun d'entre nous ne picore-t-il pas sa vie sans savoir s'il est dans la bonne cour *(en salle le 27 mai)* ? ❑

PREMIERE

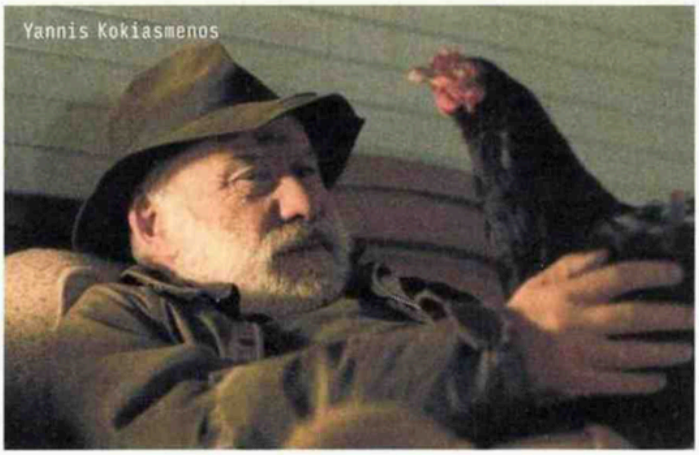
Cocotte

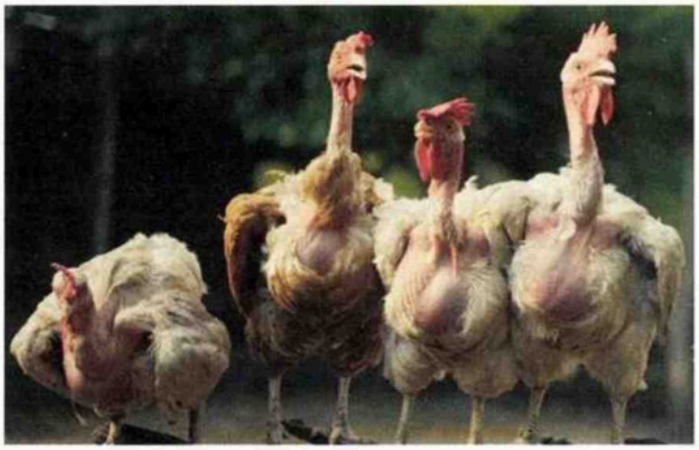
★★★☆☆ SORTIE 27 MAI

KOTA DE GYÖRGY PALFI AVEC MARIA DIAKOPANAYOTOU, ARGYRIS PANDAZARAS, YANNIS KOKIASMENOS... (ALLEMAGNE, 1H36)

Filmer à hauteur d'une petite poule noire pourrait tenir de l'artifice inutile. Il n'en est, ici, absolument rien. Mieux, le Hongrois György Palfi *(Taxidermie)* offre un long métrage aussi singulier qu'épique, aussi politique que tragique, tout en ménageant quelques respirations drolatiques du meilleur effet. La première moitié du film ressemble à un road-movie qui aurait pu prendre la forme d'un dessin animé façon *Flow*. La cocotte susnommée , bien décidée à échapper au funeste destin d'un élevage industriel, y vit une véritable épopée jonchée d'embûches susceptibles de lui faire perdre quelques plumes. Avant que le film ne bascule peu à peu vers le drame alors que la jeune volaille est adoptée par un vieil homme dans un petit restaurant brinquebalant sur la côte grecque.

Là, en cherchant tout au plus à préserver ses œufs mais aussi sa liberté, elle est – comme l'âne du *EO* de Skolimowski (2022) – le témoin involontaire des vicissitudes et autres compromissions des humains, de leurs petits et grands arrangements avec les lois et leurs conséquences inéluctables. Plutôt que de céder à l'appel des images de synthèse pour incarner son héroïne, le réalisateur a préféré s'adjoindre les services de... huit poules identiques, d'un naturel confondant et particulièrement expressives. Un choix audacieux mais particulièrement payant qui participe au réalisme du film et à son charme. ● AL


Yannis Kokiasmenos



POSITIF

Cocotte

Hen / Kota
Hungaro-gréco-allemand, de György Pálfi, avec Maria Diakopanayotou, Argyris Pandazaras, Yannis Kokiasmenos.

Aventures d'une poule noire née d'un élevage en batterie et d'un fion filmé en gros plan. Ne pas s'attendre à une fable aimable : entre condition animale et exactions humaines, dans la coexistence, chacun se révèle victime ou responsable d'oppression, d'indifférence, de violence. Vagabond chaplinesque des temps contemporains, le volatile lutte juste pour survivre, avec la ferme intention d'échapper à un monde de prédateurs mortels qui trafiquent et s'entre-bouffent. Dès 2002 et son premier long métrage, *Hic (de crimes en crimes)*, Pálfi s'est penché sur les bêtes en tout genre, représentant avec une sophistication baroque et provoc' les outrages que les vivants s'infligent avec un atroce talent. Son picaresque gallinacé cavale et morfle, filmé de près ou au grand-angle, au rythme des caquètements et de moments clippés mi-énergiques mi-mélancoliques. Après l'âne *Eo* de Skolimowski et la truie *Gunda* de Kossakovski, on se demande s'il s'agit d'un témoin révélateur, d'une allégorie cynique ou d'une figuration filmique de *L'Animal que donc je suis* de Derrida. Ce qui chez le cinéaste éthologue et débridé de *Taxidermie* (2006) et *Szabadesés* (2014) peut mettre pis que mal à l'aise. Il s'exprime un pessimisme âcre, mais pas forcément résigné, dont une certaine Europe centrale semble parfois avoir le secret, quoiqu'on ne parle pas ici que de la Grèce où viennent tragiquement mourir des clandestins, ni seulement de la Hongrie actuelle. C'est qu'à bien regarder l'animosité sordide des basses-cours comme la tête hagarde et hébétée de la cocotte, on est obligé de se demander si la pondeuse ne singe pas involontairement, mais sûrement, nos ardeurs, nos torpeurs et nos désarrois. Nul doute qu'« aucun animal n'a été maltraité durant le tournage », tandis que nombre de ressortissants du monde, eux…

Nicolas Geneix

Le Parisien

Critique

★★★★☆

« COCOTTE »

Roule ma poule !

En Grèce, une poule noire parvient à s'échapper d'un redoutable élevage industriel. Elle entame alors un voyage rocambolesque où elle va emprunter clandestinement divers moyens de locomotion et faire de folles rencontres.

C'est finalement dans la gueule d'un chien qu'elle atteint sa destination finale : la cour d'un restaurant désaffecté. Le patron des lieux, un vieux dur à cuire plutôt sympathique, apprécie la cocotte car il dispose d'un poulailler où des coqs moches et excités vont sauter sans ménagement sur la malheureuse qui, parallèlement ne cessera de lutter pour protéger ses futurs poussins...

Le cinéaste hongrois György Palfi utilise non seulement les aventures de sa gallinacée noire mais aussi tout ce qui se déroule en arrière-plan pour signer un film social et politique sur les dérives de nos sociétés modernes. Ce faisant, le réalisateur de « Cocotte » parvient à un petit prodige en mêlant, via les péripéties de son héroïne caquetante et attachante, plusieurs genres de cinéma : film d'aventures, comédie, drame, thriller, chronique sociale, romance, film fantastique, éloge de la maternité, récit post-MeToo prenant la défense de femmes victimes de la domination masculine.

Renaud Baronian

« Cocotte », comédie dramatique hongroise de György Palfi. Avec Maria Diakopanayotou, Argyris Pandazaras, Yannis Kokiasmenos... 1 h 37.

DNA
DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE

Nid-de-poule

Une poule pond un œuf et voilà l'histoire qui déplume, partie pour sortir du gentil conte animalier pour caqueter à l'oreille des humains.

Nathalie Chifflet

C'est l'usine, ma poulette, et c'est monstrueux !Unœuf,puis plusieurs, par centaines couvés en masse ;despoussinsquicassentleur coquille avant le grand saut sur les tapis roulants, toboggans du tri sélectif qui les envoient dans des caissettes surpeuplées d'où remontent leurs petits cris d'horreur aiguë ;puislacroissanceenbatterie avec de l'eau qui tombe dans leur bec dans un goutte-à-goutte de soin utilement distillé.

György Pálfi ouvre son film par la vision dure et documentée de l'élevage industriel. On est loin du conte, plus près des atrocités d'un réel cruel, le moins attentif au bien-être animal. Il entre plein cadre dans le format large du directeur de la photographie Giorgos Karvelas.

Mais voilà que le fantastique, qui battait de l'aile, fait son nid. Une poule noire, tel un vilain petit canard, trouve une échappée belle à bord d'un camion avant de passer par la fenêtre de la liberté qui n'est pas sans danger. À l'image de l'indépassable modèle du film de Robert Bresson ***Au hasard Balthazar*** (1966) ou, plus récemment, de sa relecture pop et crépusculaire ***Eo*** (2022) par le Polonais Jerzy Skolimowski, la poule du Hongrois György Pálfi devient le miroir de notre propre brutalité. Elle est mise à l'épreuve du monde et de ses périls, qu'il s'agisse du trafic automobile ou de la gueule du renard affamé et autres prédateurs qui ont les crocs.

Maisouf !Danslacourd'un restaurant en ruine où l'a ramenée un gentil chien, la poule téméraire et voyageuse découvre un coq, l'amour, la loi du bec et du plus fort, tandis qu'elle couve maternellement ses œufs.

Il n'y a que très peu de dialogues dans ***Cocotte, fable politique féroce et sensorielle*** . Grimpée sur les ergots de ses combats silencieux, la poule observe les souffrances d'un monde en voie de déshumanisation où l'on trafique aussi les êtres humains. Car dans l'œil de Pálfi, la frontière entre le traitement réservé aux bêtes et celui infligé aux hommess'effondre :lesmigrants clandestins et les marginaux qui croisent la route de notre gallinacée partagent la même précarité, parqués et triés par une société devenue froide machine. Dans ce grand abattoir à ciel ouvert qu'est devenu le monde moderne, c'est bien cette poule noire qui pond un appel à couver plus d'humanité.

Durée :1 h 37

Le film met en scène de vraies poules. PhotoPallasFilm